

CULTURE MATÉRIELLE ET TRANSCULTURATION ÉROTIQUE

Cătălin Pavel, *Archéologie de l'amour. De l'homme de Néandertal à Taj Mahal*, Éditions de l'Aube, La Tour-d'Aigues, 2022



Pour pouvoir diagnostiquer la vie, il faut savoir regarder à l'échelle des milliers d'années, là où les interprétations deviennent contradictoires. En parallèle avec le décryptage des fonctions de l'héritage matériel, rendu possible par les tests avec charbon 14, qui remontent aux tréfonds du temps, l'enjeu de *L'archéologie de l'amour* de Cătălin Pavel est surtout celui de redéfinir, de manière ironique parfois, la fonction de l'archéologie. L'auteur le déclare, dans le contexte de ce qu'il appelle le nouveau romantisme transatlantique : « J'ai beaucoup d'affection pour les sites archéologiques qui contredisent les sources écrites »¹.

Cătălin Pavel est archéologue et romancier, maître de conférences à l'Université Ovidius de Constanta, où il est coordinateur des doctorats. Il a participé à des fouilles archéologiques dans la Roumanie, en Allemagne, en France, en Angleterre, au Maroc, en Israël et surtout en Turquie (à Milet, Troie et Gordion). Il a publié plusieurs volumes académiques, dont *Description et interprétation du passé* (Les Éditions de l'Université de Bucarest, 2010) et *Dictionnaire de la mythologie gréco-romaine* (co-auteur et co-éditeur, Corinthe, 2011). Il a publié également 250 articles de popularisation de l'archéologie dans la revue *L'ancien dilemme*. Son volume *Archéologie de l'amour : de l'homme de Néandertal à Taj Mahal* (en roumain, Humanitas, 2019, Prix de L'Union des Écrivains Roumains, branche Constanța, Prix de la Société Roumaine des Sciences Historiques, nominé aux Prix « Observatoire Culturel ») a été

LAURA T. ILEA

Babes-Bolyai University, Cluj-Napoca, Romania
airarle@yahoo.com

DOI: 10.24193/cechinox.2022.43.31

traduit en français par les Éditions de l'Aube (2022) et en italien chez NeoEdizioni (2022). Toujours chez Humanitas, en 2021, il a publié un autre volume d'archéologie, *Les animaux qui nous rendent humains. Fourrure, queues et plumes en archéologie*.

J'ai l'impression que l'entière démarche de son volume *Archéologie de l'amour : de l'homme de Néandertal à Taj Mahal* soit celle de poursuivre la culture matérielle, qui nous jette des signaux fluorescents plus forts que les témoignages canoniques des sources littéraires et historiques. L'exercice archéologique et littéraire que l'auteur nous livre se trouve dans le décalage entre le témoignage écrit et le langage que les objets eux-mêmes, ainsi que l'analyse relationnelle, nous font comprendre des époques révolues.

En apparence une juxtaposition de deux termes provenant des régions différentes, l'archéologie des gestes de l'amour nous parle en égale mesure de tous les rapprochements transculturels possibles. Parce que, quoi d'autre que l'amour nous attire vers ce qui nous est étranger par occurrence ? L'auteur s'éloigne de toute définition abstraite du terme et propose la définition la plus simple qui soit. Parce que, en tant que *philia* ou *agapé*, l'amour reste trop désincarné pour pouvoir rapprocher des parties opposantes dans les grands exercices de transgression. Mais en tant que « désir érotique », l'amour est capable d'expliquer la cohabitation et le métissage entre des espèces et des populations, des classes et des ressortissants différents. À commencer par la cohabitation pendant 25 milliers d'années de l'homme de Néandertal et de l'*homo sapiens*, à passer par la cohabitation entre les Espagnols et les indigènes Taino sur le premier territoire conquis par Colomb dans les Caraïbes et

jusqu'à l'histoire des Amazones et de leurs héritières modernes, Gertrude Bell et Agatha Christie, la présence des femmes et des enfants, souvent inaperçue par la macro histoire, nous explique les moments de sauts de conscience qui se produisent dans ce qu'on appelle l'histoire significative de l'être humain. Par l'entremise des migrations successives, on retrouve néanmoins le couple Éros-Thanatos : « Le doublet Éros et Thanatos n'a d'autre sens sinon que l'on peut aimer l'autre parce qu'il comprend la mort de la même manière que nous »².

La connaissance de la mort va de pair avec la conscience symbolique, avec l'art. Si les premières inhumations individuelles représentent le premier déclic de la conscience, les premières inhumations doubles représentent un nouveau territoire conquis par la conscience. En lisant *L'archéologie de l'amour*, nous gagnons l'impression que, vu la brièveté de la vie humaine, seule l'archéologie peut reconstituer un musée des artefacts de la non-périssabilité.

Partons à rebours, par la conclusion du livre, notamment « si nous pouvons trouver ne serait-ce qu'une trace d'amour, cela veut dire qu'il a survécu intégralement »³ ; et par le postulat de Baudrillard, qui affirme que la passion pour les choses anciennes vient du fait qu'elles ont survécu au temps. Cette survivance est peut-être la marque la plus distincte de cette *Archéologie* : trouver des indices, rédiger le catalogue des artefacts, des signes de passage, des ornements et des ossuaires qui attestent le transculturel ; des passages de populations et des empreintes de leur métissage ; la tension érotique ou tout simplement des graffitis obscènes qui rendent compte d'une vision de l'amour qui reste connexe à la version canonisée par les sources écrites.

L'auteur affirme d'emblée qu'il laisse de côté une autre forme d'amour, notamment celle des parents pour leurs enfants, qui prouverait davantage la continuité. Et aussi le fait que, une fois que l'idée d'écrire une archéologie de l'amour s'est emparée de lui, il a commencé à voir l'image de l'amour partout, notamment dans les fouilles archéologiques qu'il a conduites sur le site de Histria, en Dobroudja.

Donc, au-delà de l'exotisme inhérent à sa démarche – un exotisme qui regroupe des écarts de temps presque insurmontables – de l'homme de Néandertal à Taj Mahal, de l'amour romantique à l'époque de Colomb, aux graffitis romains sur les murs de Pompéi, de Gertrude Bell à Agatha Christie, du passage des Vikings (Varègues) en Dobroudja roumaine à l'attestation de *Carmina Bourana* en Scandinavie – on retrouve la survivance de l'amour et le postulat : si un archéologue, un jour, se décide de retrouver les traces de l'amour dans les sites qui ont survécu au passage du temps, c'est que ces traces sont dignes de survivance et que, si elles sont dignes de survivance, c'est par conséquent lui qui leur donne la dignité du non-périssable. On se demande bien sûr si cette survivance n'était pas plutôt due à cet acharnement poético-scientifique qui préserve la mémoire à travers la culture matérielle, mais cette question est plutôt d'ordre secondaire : les traces de l'amour portent désormais la marque d'une certaine herméneutique du faillible, perpétrée par l'auteur.

Je ne suis pas une spécialiste dans le domaine de l'archéologie, je ne pourrais donc pas m'exprimer sur cette démarche ahurissante du langage des signes que l'auteur nous livre dans son *Archéologie de l'amour*. Mais ma lecture « phénoménologique » m'ouvre au moins quelques pistes de

réflexion qui reviennent de manière récurrente tout au long du livre :

1. La première piste, déjà mentionnée, regarde les définitions successives de l'archéologie. Il me semble, de ce point de vue, que la définition que Cătălin Pavel donne à l'archéologie a attiré à ce que Jacques Rancière affirme, en écrivant que pour pouvoir penser la réalité, il faut d'abord la fictionner. En d'autres termes, lui trouver la raison nécessaire, la cartographie du visible, les traces de ce qui reste visible et de ceux qui portent la parole dans le visible. Sauf que, par rapport à la fonction politique de l'art dont Rancière parle quand il adresse l'expérience esthétique, il s'agit ici d'un phénomène plus fondamental, dont le partage du sensible n'est pas réservé à quelques initiés, mais plutôt à une pulsion largement humaine – la tension érotique – qui traverse les sites et explique les immixtions des populations, les migrations, les métissages, les colonisations et les rapports de pouvoir.

Une citation qui provient d'un chapitre d'une beauté ineffable, toute comme l'hypothèse romanesque qui le sous-tend, « La vie amoureuse des Vikings en Roumanie. Une fantaisie de Dobroudja », qui part d'un plaisanterie de l'écrivain Milan Kundera, sur les étrusques en Tchécoslovaquie, affirme que « l'archéologie est une science dans laquelle, plus que dans toute autre, les hypothèses fantaisistes fleurissent à chaque pas, parfois par plaisanterie, comme partie intégrante et naturelle des processus d'explication... Feyerabend dit qu'il est justement du devoir de l'homme de science de vérifier des hypothèses scandaleuses, folles, et d'en garder le peu qu'elles recèlent de vérité »⁴. Le crédo, pourrions-nous dire, de ce scientifique qui fictionne la réalité jusqu'à ce qu'elle nous parle avec la force de

l'évidence mais aussi avec la force du doute est qu'il y a plus d'imagination et de fantaisie dans la science rigoureuse que dans la pseudo-science. C'est une affirmation qui renverse l'austérité de la science et la rend l'outil le plus puissant pour pouvoir penser le réel. « Navires, arbres, échelles, dragons, charrues, chaussures »⁵ ne sont peut-être pas des preuves suffisantes pour montrer l'établissement des Varègues dans le territoire, mais ils témoignent au moins de cette possibilité. Ici, l'auteur bascule vers l'ironie, parce que l'archéologie n'est pas seulement l'histoire des survivances, mais elle est aussi la devise des spéculations qui la plupart du temps s'avèrent erronées : « L'archéologie est parfois très frustrante : nous aimerions la forcer à nous offrir plus de choses alors que des pans entiers de la vie des Anciens sont définitivement perdus »⁶.

2. *Quoi faire alors ?* Il me semble que la preuve la plus puissante de ce livre qui raconte l'archéologie d'une manière novatrice et irréductible, c'est que la culture matérielle est le témoignage *per se* de la vie d'une époque, qui transgresse et parfois renverse les sources écrites. La vie pleine d'humour, d'obscénité, le regard transversal jeté aux époques respectives par l'entremise d'un langage qui, comme l'auteur même l'affirme, a quelque part fermé boutique. Les graffitis érotiques de Pompéi décrivent d'une manière ludique mais aussi guerrière la grande bataille autour du sexe et nous montre de façon directe, par l'occurrence des termes militaristes, que le sexe est un enjeu grave dans le monde romain, où il ne s'agit pas de partage, mais d'une affaire où l'un gagne et l'autre perd nécessairement. L'amour est un enjeu de la gloire, d'où on ne peut sortir que couronné de lauriers ou humilié⁷. Si l'obscénité amoureuse

se retrouve dans peu de textes écrits et elle semblerait plutôt exagérée et ponctuelle, après la découverte de nombreux graffitis de ce genre en Campanie, cette « étude de la tension érotique » s'est enrichie d'une valeur ajoutée. Moins connue par les sources écrites, cette culture matérielle semble ouvrir de nouvelles pistes d'interprétation, de nouvelles herméneutiques de la faillibilité et de nouvelles hypothèses fictionnelles.

Mises en abyme de l'archéologie, dont le domaine des survivances la rend digne de la définition donnée par Barbara Cassin : « La forme moderne du fantastique, c'est l'archéologie »⁸ ; témoignages, artefacts et traces d'une culture matérielle qui contredit souvent les sources écrites; recherches pour trouver le grand moteur des transculturations, des métissages et d'appropriation de l'étranger par la tension érotique plutôt que par les traces plus abstraites de l'*agapé* et de *philia* – telles me semblent être les enjeux de cette archéologie de l'amour qui est en même temps un exercice philosophique, fictionnel et scientifique digne de survivance. Un raccourci immersif et, paradoxalement, détaillé sur ce qu'on connaît des traces de l'amour depuis l'apparition de l'*homo sapiens* et jusqu'à nos jours. Culture matérielle et exploit herméneutique d'envergure – bref un artefact digne d'être découvert par un archéologue passionné d'ici trois cents ans.

This work was supported by a grant of the Romanian Ministry of Research, Innovation and Digitalization, UEFISCDI, project number PN-III-P4-PCE-2021-1234.

BIBLIOGRAPHIE

Collins. P.; C. Tripp (eds.), *Gertrude Bell and Iraq: A Life and Legacy*, Londres, 2017.

Pavel, Cătălin, *Archéologie de l'amour. De l'homme de Néandertal à Taj Mahal*, Éditions de l'Aube, La Tour-d'Aigues, 2022.

Pintescu, F., « Presences de l'élément viking dans l'espace de la romanité orientale en contexte méditerranéen », *Studia Antiqua et Archaeologica*, 2001, 8, 257-272.

Trümpler, C. (ed.), *Agatha Christie und der Orient. Kriminalistik und Archäologie*, Begleitband zur Ausstellung in Essen u. a., 1999-2002, Essen, 1999.

Varone, A., *Erotica pompeiana. Iscrizioni d'amore sui muri di Pompei*, Roma, 1994.

NOTES

1. Cătălin Pavel, *Archéologie de l'amour*, p. 265.

2. *Ibid.*, p. 23.

3. *Ibid.*, p. 361.

4. *Ibid.*, p. 244.

5. *Ibid.*, p. 259.

6. *Ibid.*, p. 249.

7. *Ibid.*, p. 222.

8. *Ibid.*, préface.